

La suscription du nom

Sylvie Bergeron

Number 23, 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, S. (1984). La suscription du nom. *Moebius*, (23), 41–46.

SYLVIE BERGERON

La suscription du nom

*Un jour je me souviendrai de la scène et je m'y perdrai
au passé.*

*Ce sera le règne de la mémoire, arme à double tran-
chant, arme du retentissement, du ressentiment.*

*Et alors je chercherai à m'ouvrir une veine pour m'assu-
rer la liberté éternelle.*

* * *

Mercredi, 2 novembre. C'est mon deuxième avortement. Ma mère en a eu trois. Je suis la quatrième d'une famille d'avortons. Mon père est le pire avorteur qui soit... un alcoolique, un impuissant et un infâme. Après moi, un petit frère tout silence et tout chose.

Mais, pourquoi vous raconter des événements qui n'en tiennent qu'à moi. C'est, tout bien considéré, pour les besoins de la cause ; pour peser plus lourd dans la balance. C'est aussi pour vous parler franchement ; pour vous parler de ma mère, de mon père, de mon frère et de moi. Or, il n'en tient qu'à moi, du plus pertinent au plus dérisoire.

Toutefois, quoiqu'on en dise et quoiqu'on pense, les quelques scènes qui vont suivre ont façonné le cours de ma vie... et ne sont pas que de l'ordre du fictif ! En vérité, je vous le dis, ces quelques fragments ne tiennent plus que par un fil. Ils se présentent de façon décousue afin de fondre le vrai du faux. À dire vrai, les événements se perdent dans les remous de la mémoire et ne sont déjà plus que d'infimes souvenirs ressassés...

Ma mère y joue le premier rôle. Et elle n'est pas morte depuis deux ans. Son âme besogneuse n'est pas là qui me hante nuit et jour. Et toujours je ne l'aime pas comme on aime d'un seul et unique amour. Aussi, et, à plus forte raison, ne lui en veut, ne lui en voudrai jamais assez de m'avoir mis au monde et de m'avoir donné le sein.

Depuis, j'ai du mal à vivre, du vague à l'âme, du malaise à dire. J'ai du mal mon mal, mal mal mon mal, très mal mon mal.

Aussi, j'espère qu'au bout du conte, vous comprendrez pourquoi, pourquoi je n'ai plus toute ma raison ! ? Mon effarement est tel qu'il se substitue à la vie amoindrie, à la vie appauvrie ; au vouloir-désir-mourir, à la grande lassitude.

C'est un amour donc, à crier, qui s'écrie et s'ébroue à force de délire et de folie...

...et je me souviens de la scène, de la dernière scène. C'est le règne de la mémoire, arme à double tranchant, arme du retentissement, du ressentiment. Et alors je cherche à m'ouvrir une veine pour m'assurer la liberté éternelle...

* * *

Je fouille et bats la terre. Je fouille la terre avec mes mains aux poings liés. Je creuse les bas-fonds avec mes ongles rongés. Je vide la terre tel un archéologue à la recherche des dernières traces de l'homme, de la femme. Je fouille à la recherche de la mer primitive, de la première mère : la mienne. Ce que je sais, le sais-je en peines à vous le dire ? Vous le dirais-je ?

Ma mère n'aimait pas les vétustés, ni les ruines écroulées aux colonnes festonnées de lierres amidonnées... Elle est morte et enterrée. Elle est terrée sous terre. Elle est sous terre, ensevelie au beau milieu d'une vaste étendue sauvage ; seule au beau milieu d'une mer de sable, au beau milieu d'une forêt vierge et sans arbres. À cet endroit précis s'élève un obélisque avec dessus une effigie : « Mais, lors même où les fleurs les plus fleurs n'éclosent que sur les tombes. » C'est de moi.

...Et, toujours, je me souviens de la scène, de la dernière scène : Ma mère s'est endormie dans la mort. Elle est livrée à cette lente érosion de tout son être. Sa volonté s'effrite, tombe en lambeaux. Bientôt, elle ne sera plus que cendre et suif... C'est le règne de la mémoire... Et, alors je la recouvrirai d'une fine poudre blanche de chaux...

Je fouille donc les profondeurs, tel le péché de fornication. Je fouille et trouve les restes délétères... et je crois... me souvenir... Je me souviens... je crois... malgré les larmes qui me cinglent les joues.

Je me rappelle très bien avoir eu une enfance passablement heureuse... à l'abri du Gros Méchant Loup, du Bonhomme sept heures, de Madame Galarneau.

Comme tous les enfants de mon âge, j'apprends. J'apprends à mes dépens et mes détriments. Je mens par coeur lorsque je récite. Je récite le : « Je vous salue Marie », le

« Notre père qui êtes aux cieux », « La cigale et la fourmi »,

*« La cigale ayant chanté tout l'été,
se trouva fort dépourvue
quand la bise fut venue... »*

Ma mère me reprend, me défend toutes fautes, sans quoi elle posera sa main sur ma joue. Elle fredonne la leçon : « Je -vous-salue-Marie-pleine-de-grâce et Notre-père-qui-êtes-aux-cieux-que-votre-nom-soit-sanctifié. » Puis, elle sourit, telle une *Sainte*, telle une *Piéta*, une *Madone* ou une *VIERGE Marie*. Elle sourit d'un sourire sans dents ; peut-être prie...

Elle me berce, me borde, m'endort : « Do do l'enfant do, l'enfant dormira bientôt. »

Ici, dans un murmure, dans un suintement de lèvres, elle m'a tout avoué et ce, sans vergogne... Elle m'a dit, si souvent répété combien elle détestait mon père, combien celui-ci buvait, faute de posséder la femme, la fille, la fleur. Elle m'a dit, redit maintes et maintes fois, combien il la battait tous les dimanches, combien d'enfants elle avait perdus, tués, assassinés... Puis, dans un long et lent soupir de transpiration, elle se taisait comme se taisent les mères-filles qui souffrent au dedans d'intérieur, au fond, très fond, dans l'âme...

MOI, je suis la quatrième d'une famille d'avortons. Après moi, un petit frère tout silence et tout chose...

Mais déjà je m'enfuyais... Je m'enfuis sur les ailes du rêve pour ne plus l'entendre, pour ne plus l'entendre dire, pour ne plus qu'elle dise. Déjà, je baigne jusqu'au cou dans la noirceur, dans le silence de la nuit ténébreuse. Je m'asperge d'eau bénite et de mots incohérents. Je me noie dans une mare boueuse. Plus je bouge, plus je remue et plus je cale dans les bas-fonds. Je m'enfonçe, m'engouffre. Je creuse et je fouille. Je me perds tant bien, me noie... Mon seul et unique univers, c'est l'enfer... l'innommable, l'imperceptible, l'ailleurs.

* * *

Je ne suis pas détruite, mais laissée là comme un déchet. J'ai quinze ans, *vin le meilleur et le plus délectable comme aussi le plus éniyant...* Pourtant, il n'est pas de soleil sans blessures. Et la brûlure d'amour est la blessure la plus proche du soleil. Or, c'est la dernière scène : le Massacre des Saints Innocents ; d'une simple, d'une enfant.

Le loup, le Gros Méchant Loup se poulèche les babines. Il erre de par les rues comme une âme en peines. Il avance à petits pas de petits loups. Il montre les crocs afin de se prémunir lui-même. Il attend en silence, pêche par excès, alors que tout son être se révolte au contact d'une chair tendre et

chaude et tendre.

Ma Mère et Moi sommes des brebis égarées, au ventre tendre, au sexe faible. Je suis l'enfant d'une autre enfant. Frêles, chastes et pures.

* * *

Et je creuse plus assidûment encore. Je fouille, cherche. Je veux. Je peux. Je dois...

Je retourne là d'où je viens... de dessous les jupes de ma mère. J'espère un endroit tranquille et paisible ; un lieu vert et bleu de protection et de chaleur.

J'ai peur dedans ma peau. J'ai chaud. J'ai froid. J'ai peur de cette peur qui indigère et dégénère en folie furieuse. Je fulmine presque. Je paralyse. J'angoisse. J'appréhende. Je pusillanime. Je meurs. Je me meurs à petit feu. Je redoute quelque mauvais augure. Je crains le pire, panique... Le Gros Méchant Loup me mangera-t-il ?

* * *

Mon père rit à belles dents, à pourfendre l'âme. Ma mère le somme de suffir. Elle-même n'a suffi sa peine. Elle pleure, geint, pleure ainsi sans confronter pour moins gésir-gémir. Il la séquestre presque ; la prend, la possède ventre contre terre à même le parquet de la salle à dîner. Elle gémit, pleure, gémit ainsi dans un moindre plaisir d'animalerie. Elle se tord sur elle-même, se convulse, se débat en des spasmes épouvantables. Elle se tord encore, secouée de tremblements effrayants, de frissons épileptiques qui courent le long de son corps maigre et meurtri.

Et à petits pas de petits loups, un inconnu de la trempe des truands se glisse derrière mon dos. Il me souffle dans le cou. Me bouscule. Me frappe. Me menace. Il me touche. Me molleste. Me vole tous mes attributs... Il me vi...

...vin délectable de mes quinze ans, je me souviendrai de cette scène, de cette dernière scène. Je me souviendrai du Massacre des Saints Innocents ; d'une simple, d'une infante.

* * *

Ainsi pesées, retournées, examinées de fond en comble. Ainsi reluquées, épiées, observées jusque dans vos moindres replis...

- Jugées, dites je le jure !!
- Non ! Non ! et non ! Je n'ai pas commis les gestes de l'amour avec autrui et avec tendresse.
- Non ! J'ai été prise lâchement et vilement.
- Non ! J'ai été laissée pour compte, à demi-nue, à demi-

- morte ; effrayée, terrifiée, horrifiée, affolée.
- Oui ! je me suis renfrognée sur moi-même.
 - Oui ! Je me suis repliée sur moi-même dans cette position d'embryonnaire, à l'abri de toute atteinte...
 - Oui ! J'ai poussé un cri.
 - Oui ! J'ai poussé le cri à grand renfort de mots creux.
 - Oui ! J'ai jeté le cri.

Oui, Non, Oui, Non, Oui, Non, Oui, Non

Et encore et encore et encore je me souviens de la dernière scène. C'est la règle de la mémoire. Je veux. Je cherche. J'essaie de m'ouvrir une veine pour m'assurer la vie et la liberté éternelles ! ?

* * *

Une coulée de sang me gicle entre les cuisses. C'est la première fois. J'ai peur. Pourtant, je ne récrimine pas, je ne suspecte pas.

Je constate seulement, à mon grand désarroi et avec effroi, l'ampleur. Je ne suis pas fille de ressentiment, mais femme de fatalité. Je commence à peine l'âge de la puberté... et déjà... j'ai la *Nausée*.

* * *

Ma mère n'est plus ; s'est éteinte au petit matin de mes douleurs au ventre. L'engouement pour la *VIERGE* Marie s'est estompé à l'aube épines des fleurs du mal. L'engouement pour la *VIERGE* s'est estompé avec l'Aurore, l'enfant martyr...
...L'enfant d'un père inconnu ne naîtra pas.

* * *

C'était la première fois...

* * *

*...J'ai essuyé le sang coagulé entre mes jambes. J'ai mis du rouge sur mes lèvres. Me suis rhabillée, de noir.
...J'ai pris ma tête entre mes mains et j'ai pleuré.*

